

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,

Rue de Lorraine, 22,

Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont

annoncés dans le journal.

INSERCTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
EDOUARD ROUYER, Libraire et Commissionnaire, rue des Saints-Pères, 1.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE-AGENCE JOUGLA, rue Gioffredo, 1. près la pl. Masséna
à l'AGENCE-DALGOUTTE, place du Jardin Public, 3

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance.

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Monaco, le 13 Septembre 1887

S. A. S. le Prince a reçu de Rome les Bulles Pontificales par lesquelles S. S. le Pape Léon XIII érige la Principauté en Evêché, et nomme au siège épiscopal de Monaco S. G. M^{gr} Charles-François-Bonaventure Theuret, auparavant Evêque titulaire d'Hermopolis et Administrateur Apostolique de la Principauté.

Ces Bulles approuvent la circonscription des nouvelles paroisses, autorisent l'institution d'un chapitre diocésain composé de six chanoines, et règlent le mode de nomination des futurs Evêques de Monaco, des Membres du chapitre et des Curés.

Les mêmes Bulles Pontificales confèrent à S. G. M^{gr} l'Evêque de Monaco la charge d'en assurer l'exécution d'accord avec le Gouvernement de Son Altesse Sérénissime.

NOUVELLES LOCALES

Avant-hier, pour la fête de la Nativité de la Très Sainte-Vierge, la grand'messe était célébrée, selon l'usage, à la chapelle des Pénitents, splendidement décorée.

M. l'archiprêtre Ramin, curé de la Cathédrale, officiait.

La maîtrise et l'orchestre de notre basilique se sont fait entendre pendant la messe. A l'Offertoire, M. Aspluga, baryton, a chanté l'*Ave Maria* de M. G. Vuidet, dont il a fait habilement ressortir les beautés musicales; M. Toubas, à l'élévation, a interprété avec goût le charmant *O Salutaris* d'Etcheverry.

A l'église Saint-Charles, M. Honoré Bellando, basse de la maîtrise de la Cathédrale, et M. Viala, ténor, ont, nous dit-on, chanté avec succès l'*Ave Maria* de M. d'Hack, dont nous avons eu déjà l'occasion de vanter les mérites.

Dimanche 11 septembre, le bal de clôture des fêtes organisées sur la place Sainte-Barbe par le Comité de la jeunesse monégasque, a été des plus brillants. Jamais on n'avait vu dans l'enceinte une aussi nombreuse société. Il va sans dire que les danses, quoique durant jusqu'à trois heures du matin, ont eu lieu dans le plus grand ordre.

Ce dernier bal a clos très agréablement la série

des fêtes estivales de Monaco, et nous renouvelons nos félicitations au Comité qui a su, dans ses divertissements, continuer ses charitables traditions en n'oubliant pas les établissements hospitaliers dans ses fructueuses recettes.

Ce matin, le train n° 47, arrivant habituellement à 9 heures 11 minutes, n'est entré en gare de Monaco qu'à 10 heures trois quarts, retardant ainsi de plus d'une heure la distribution aux guichets de poste du courrier de Paris. Ce retard est, paraît-il, dû à un accident sans gravité survenu à Eze à la locomotive du train.

AVIS

Le Consul de France à Monaco a l'honneur de faire savoir qu'il tient à la disposition des personnes qui désireraient les consulter, le règlement général et le plan de l'Exposition universelle de 1889.

La chancellerie est ouverte de 9 heures à midi et de 2 heures à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Le Consul de France à Monaco,
E. DE LA MORLIÈRE.

CHRONIQUE DU LITTORAL

Marseille. — Le steamer *la Bourgogne*, de la Société générale de transports maritimes à vapeur, revenant de Gênes avec près de sept cents émigrants, se présentait au bassin National pour s'y amarrer, comme d'usage, lorsque le bruit se répandit que ce steamer était entré en collision avec un voilier italien provenant de la Sicile.

Voici exactement ce qui s'était passé.

La *Bourgogne*, vers les huit heures du soir, aperçut un petit voilier menaçant d'entrer en collision avec le steamer. C'était le brick-goëlette italien *Marianna*.

Afin d'éviter un malheur, le capitaine Iperiti, du steamer, manœuvra pour passer derrière le voilier; mais celui-ci, par une coïncidence fatale, vira de bord, présentant son côté bâbord-arrière à la quille de la *Bourgogne*.

Naturellement, le petit brick fut coupé en deux et coula en quelques minutes.

Cependant, le steamer avait stoppé, et ses embarcations, mises en toute hâte à la mer, recueillirent l'équipage et le capitaine Hughes Paolo, du brick englouti. Les marins étaient au nombre de cinq; l'un d'eux avait sauté sur la proue de la *Bourgogne* au moment où elle pénétrait dans les flancs du brick. Un autre, qui se trouvait couché et qui s'est réveillé juste à temps, a été retiré de l'eau dans un état de nudité complète.

Tous ces malheureux ont reçu à bord du steamer les soins que nécessitait leur état. On les a réconfortés, on leur a donné des vêtements et on les a conduits à Oneglia, où ils débarquaient à onze heures du soir.

La *Bourgogne* a été envoyée en quarantaine, au Frioul pour avoir communiqué avec un navire de provenance suspecte. C'est le règlement.

Mais le règlement a-t-il prévu ce singulier cas de communication ?

Il est douteux que les microbes, s'il y en avait à bord de la *Marianna*, aient sauté sur le steamer comme le marin dont nous avons parlé. D'autre part, les naufragés qu'on a tirés de l'eau avaient pris un bain complet et assez prolongé pour équivaloir à une fumigation quelconque, comme on en pratiquait jadis dans nos gares. Aussi croyons-nous voir un excès dans la mesure qui a envoyé la *Bourgogne* pour trois jours au Frioul avec ses 700 passagers. (Gaulois)

Nice. — La Société Centrale d'Agriculture de Nice et des Alpes-Maritimes organise pour les 22, 23, 24, 25 et 26 février 1888, une exposition horticole de plantes, fleurs, bouquets, fruits et légumes, à laquelle sont conviés tous les horticulteurs ou amateurs, tous les établissements d'horticulture, tous les fabricants d'objets d'art relatifs à l'ornementation des jardins de la région, y compris la Principauté de Monaco.

Les demandes d'admission doivent être adressées à M. le Président de la Société, 22, avenue Beaulieu, Nice, avant le 22 janvier 1888. Les exposants devront indiquer succinctement, dans leurs demandes, leurs noms et domicile, la nature de leurs apports et la superficie qu'ils doivent occuper, enfin la catégorie dans laquelle ils veulent concourir.

Des médailles d'or, de vermeil, d'argent et de bronze de différents modules seront décernées aux lots méritants.

Le programme des conditions de cette exposition sera adressé à toute personne qui en fera la demande au secrétariat de la Société, 22, avenue Beaulieu, Nice.

LETTRES PARISIENNES

(Correspondance particulière du Journal de Monaco)

Les théâtres, transformés et considérablement amendés à la suite des travaux prescrits par la commission contre l'incendie, rouvrent de toutes parts, à la grande joie des Parisiens privés, depuis tantôt trois mois de leur passe-temps favori. Malheureusement, si les salles de spectacle ont fait toilette neuve du parterre au cintre, il n'en est pas de même des spectateurs, et il semble que ceux-ci aient pris pour devise dans leur tenue : où il y a de la gêne, il n'y a plus de plaisir !

Notre siècle de toutes les prétentions politiques et littéraires, anarchistes et mondaines, notre siècle qui veut que le balayeur appelle la chiffonnière Madame, et que celle-ci lui riposte Monsieur, qui a imaginé l'égalité de la redingote et des tuyaux de poêle, qui fait que le valet de chambre a ses cartes de visite tout comme son maître, et la femme de chambre ses thés de semaine tout comme sa maîtresse, notre siècle qui prend des vessies pour des lanternes et les ceintures dorées pour les bonnes renommées, qui ne rêve que paraitre et parade, falbalas et décorum, est en même temps celui où s'étalent le plus effrontément le sans-gêne et le débraillé, le

commun et le malpropre. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à vous rendre, ces soirs-ci, à la réouverture de quelque théâtre et vous serez fixé. Les spectateurs arrivent à un sans-*façon* de costume qui dépasse toute limite, et la plus belle moitié parmi eux ne le cède en rien à l'autre sur ce point.

Il est curieux même de constater que les femmes en général ne savent plus s'habiller pour aller au théâtre. Elles y viennent en tenue de visite, voire de courses chez les fournisseurs, et prouvent là une méconnaissance sérieuse de l'art des nuances en matière de toilette. Ainsi, le chapeau de couleur claire, de rigueur autrefois au théâtre, en est banni aujourd'hui, et l'on voit maintenant à l'amphithéâtre de l'Opéra, aux premières loges du Théâtre-Français, du Gymnase, du Vaudeville, des femmes coiffées en chapeaux noirs ou tout au moins sombres comme pour les sorties du matin. N'en déplaise aux filles d'Ève, c'était la mode d'autrefois qui était la bonne. Rien de plus coquet, sous les feux du lustre d'une salle de spectacle, qu'un chapeau blanc ou rose, et les jeunes visages de Paris devraient bien en renouveler l'usage au théâtre.

Ce qui est bien un ennemi de la coquetterie de bon aloi au théâtre, c'est la coutume qui s'est presque généralisée aujourd'hui d'admettre les femmes aux fauteuils d'orchestre. La commission des théâtres aurait bien dû s'élever contre cette désolante pratique, et tout au moins, les chapeaux féminins prenant de plus en plus, en long et en large, des proportions inadmissibles, les directeurs devraient-ils exiger le dépôt de rigueur au vestiaire de ces coiffures monumentales. Il est impossible, à présent, placé derrière une femme, de voir la scène. Son chapeau masque le spectacle sans merci. Puisqu'on oblige le sexe fort à quitter ses tuyaux de poêle au théâtre, il est absolument légitime de demander à l'autre moitié du genre humain la réciprocité pour les vasques, les cuvettes, les corbeilles, les casseroles, les plats à barbe qu'elle porte en guise de coiffure.

L'élégance disparaît des salles de spectacle : on les considère trop comme des lieux publics et pas assez comme des salons artistiques. Où est le temps où pas une femme n'aurait voulu se montrer à l'Opéra sans un bouquet dans sa loge ? Mais où sont les neiges d'antan ?...

Ces premières semaines d'automne sont l'ère des altesses à Paris. Il y a passage incessant de princes de maisons souveraines et de sommités de diverses nationalités. Parmi les premiers, j'ai à noter le séjour du duc de Cambridge, des grands ducs Michel et Alexis de Russie — ceux-ci se rendant à Biarritz où les rejoindront le duc de Leuchtenberg et sa femme, la belle comtesse de Beauharnais, qui fait une cure à Salies-de-Béarn. — Du côté des autres touristes marquants de l'étranger, une mention est due à la présence de M^{me} Sagasta, femme du président du conseil en Espagne, accompagnée de sa charmante fille, et à celle du prince et de la princesse Ruffo della Motta Bagnara venus de Naples à Paris pour certaines pièces du trousseau du mariage de leur fille aînée, la princesse Louise, qui épouse le comte Joseph Lanza.

La sœur du prince Ruffo della Motta Bagnara a épousé le duc della Grazia, fils du feu duc et de Caroline de Bourbon, en premières noces duchesse de Berry et si célèbre sous ce titre dans l'histoire de ce siècle.

Le Jardin d'acclimatation a produit avant-hier, dimanche, sa grande exhibition exotique annuelle. L'an passé, nous avions eu les Cyngalais qui avaient fait merveille auprès de la curiosité parisienne ; cette fois nous avons les Achantis, personnages tout aussi intéressants, quoique d'un aspect moins séduisant. Les Achantis appartiennent à une race belliqueuse de l'Afrique centrale, gouvernée par un roi dont la résidence est à Coumassie.

Au nombre de quatorze hommes et de sept femmes, tous du plus beau noir et aux traits caractéristiques, ils campent dans le Jardin d'acclimatation et s'y livrent à des simulacres de combat, des danses guerrières et religieuses, d'un effet assez pittoresque. Les Achantis ont des dents magnifiques, mais les incisives sont limées en triangle, de façon à laisser au milieu même de la bouche un trou pour passer le tuyau de la pipe.

Quant à leur costume, il est des plus sommaires, et les élégances achantis ne feraient pas la fortune de nos couturières, ni de nos modistes. Les peaux de léopard et de jaguar en forment le luxe principal avec les parures de coquillages et de griffes de panthères. Avec les raffales de vent et de pluie qui signalent ces jours-ci, ce costume ultra-léger pourrait bien valoir de nombreux rhumes aux hôtes du Jardin d'acclimatation. Heureusement pour eux qu'ils possèdent, disait leur cornac M. Wood, des gorges de fer et des poitrines blindées.

— C'est sans doute pour cela qu'elles sont si oxydées, lui répliqua le duc de Leuchtenberg, qui s'est beaucoup amusé à l'exhibition de ces Africains à outrance.

BACHAUMONT.

CAUSERIE

Des Souliers

Les anthropologistes reconnaissent généralement que le vêtement est, à l'origine surtout, une parure. Chez les peuples civilisés, il est un agent de protection contre les actions extérieures, mais il reste un ornement. Cela est tellement vrai que certaines parties du vêtement constituent purement et simplement une gêne ; tels sont les gants, telles sont aussi les chaussures, dont, grâce aux progrès (?) de la civilisation, le principal objet est de gêner la marche, déformer le pied et y faire germer cors et durillons. Mieux vaudrait marcher pieds nus que porter des souliers trop courts ou trop effilés.

Une simple sandale suffirait à protéger le pied contre les aspérités du sol, mais il n'y a pas d'inconvénients à l'envelopper de façon à le préserver entièrement de blessures, de chocs et du froid.

Le *Cosmos*, dans une étude fort sensée, déclare que la chaussure doit s'adapter au pied. C'est le contraire qui a lieu.

Le colonel Ziegler résumait ainsi, en 1882 au Congrès d'hygiène et de démographie de Genève, les conditions que doit remplir une chaussure vraiment rationnelle. Il faut : 1° que la semelle reproduise le contour du pied avec ces modifications ; que le gros orteil soit la prolongation directe du 1° métatarsien (os qui succède au tarse) ; que la forme ait une longueur qui dépasse de 15 à 20 millimètres celle du pied, afin de permettre l'extension, le tassement de l'organe, lorsqu'il supporte le poids du corps ; 2° que la plante de la forme reproduise aussi exactement que possible les saillies et les creux de la plante du pied et ne présente pas une convexité bilatérale uniforme ; placée sur une table, la forme doit y reposer facilement sans vaciller ; 3° que le dos de la forme reproduise le dos du pied ; 4° que toujours il y ait assez de place dans la chaussure pour l'extrémité antérieure du 5° métatarsien ; 5° que l'empeigne embrasse bien le cou-de-pied, c'est-à-dire que le sillon entre les orteils et le cou-de-pied soit bien marqué, afin d'éviter les faux plis blessants ; 6° que le talon de la chaussure ne soit ni trop haut ni trop court, et à bord extérieur vertical.

Ceci posé, quelle chaussure doit-on adopter : soulier, botte ou bottine ?

Pourvu que la forme soit bonne, le nom n'y fait rien. Cependant la botte présente presque toujours certains inconvénients ; le plus grand est qu'elle maintient mal le cou-de-pied.

Il y a quelques années, le ministre de la guerre fit procéder en France à une enquête très intéressante. Il s'adressa à la direction des postes pour savoir quelle chaussure adoptaient les facteurs ruraux. Ces infatigables marcheurs, obligés de se fournir de chaussures, choisissent instinctivement celles qui, tout en étant économiques, fatiguent le moins le pied. L'enquête démontra que le brodequin napolitain avait leur préférence.

C'est un soulier analogue que propose pour l'armée française un industriel français inventeur d'un brodequin auquel il a donné son nom : Perron.

La semelle est d'une seule pièce, carrée du bout. La

tige est d'un seul morceau de cuir corroyé et fermé en bas par une couture très courte, à 5 centimètres environ. La fermeture continue au-dessus et le long de la jambe par un gousset assez large pour faciliter l'entrée du pied. Le cuir de ce gousset fortement baissé est assez souple pour se reposer sans plis sous un seul lacet en zigzag très facile à mettre, se fixant dans des crochets très solides, plats, placés alternativement de chaque côté du gousset. La partie antérieure du pied y trouve largement sa place. Le talon est légèrement excavé pour soutenir et loger la saillie du calcanéum (os du tarse. Le tarse est l'homologue du poignet). Au dessous il y a des talons plats et larges.

Ce type peut être modifié et se prête aux chaussures les plus élégantes tout en conservant ses qualités.

Les modes actuelles sont moins extravagantes que celles d'il y a quelques années, on en revient heureusement aux talons larges et plats, et il semble que les bouts pointus, qui sont laids et déforment le pied, sont bien près de leur fin. Espérons qu'on arrivera à fabriquer des chaussures rationnelles protégeant le pied sans le mettre au supplice ; cela se peut comme on vient de le voir, il suffit d'y ajouter l'élégance, ce qui n'est pas impossible.

FAITS DIVERS

L'Espagne vient encore d'être cruellement éprouvée par une série de mauvais temps. Outre un tremblement de terre ressenti dans la nuit du 7 à Palma (îles Baléares), une tempête a été signalée à Malaga ; les pertes sont considérables : deux navires espagnols ont fait naufrage. Le lendemain, tempête à Grenade, inondation par suite d'une crue subite de la rivière.

On télégraphie d'Halifax, le 10, qu'un violent ouragan a éclaté le 3 septembre à Terre-Neuve. Presque tous les bateaux de pêche ont été avariés et de nombreuses personnes ont péri.

Le schooner *Océan* a été complètement désemparé et tous les hommes de l'équipage étaient morts dans leurs cabines.

La flotte française a fortement souffert.

Enfin, de Genève on écrit le 10 septembre qu'un phénomène curieux vient de se produire dans les Alpes. Pendant la nuit du 4 au 5 du courant, les eaux du lac de Merjeleu ont tout à coup disparu. Ce lac alpestre est situé au dessous du pic de l'Eggishorn, sur le versant sud de la Jungfrau, en Valais. L'année dernière, il avait été question de le dessécher. On suppose qu'une secousse assez vive de tremblement de terre, ressentie dans le Valais dans la nuit du 4 au 5, a causé le brusque écoulement des eaux.

L'aquarium du Trocadéro, où le conseil municipal de Paris a créé en 1883 un enseignement scientifique de pisciculture, sert, comme on le sait, au repeuplement des cours d'eau du bassin de la Seine, et chaque année, dit la *Revue scientifique*, il y est pratiqué des fécondations artificielles.

En voici les résultats pour les années 1885, 1886 et le commencement de 1887. En 1885, cinquante mille truites ont été lancées dans la Seine, la Marne et leurs affluents. En 1886, quarante mille truites seulement ont été lancées ; mais pour la première fois on a pu distribuer vingt-deux mille jeunes saumons de Californie répartis par colonies de deux mille sur onze points du bassin de la Seine, depuis Reims jusqu'aux Andelys. Ces saumons, d'une taille relativement grande (0 m. 12), avaient été élevés à l'aquarium. Ils ont été mis en liberté en juin 1886. Au mois d'octobre suivant, plusieurs d'entre eux, repris dans le Loing et dans l'Iton, mesuraient déjà 22 centimètres.

Enfin, cette année (1887), on n'a pu élever que dix mille saumons de Californie et quarante mille truites. Les pontes avaient dépassé cent mille, mais l'interruption qui a eu lieu dans la distribution des eaux de la Vanne et son remplacement par l'eau de Seine pendant plus d'un mois ont déterminé une très forte mortalité.

Les cinquante mille alevins qui ont échappé à l'influence néfaste du changement d'eau seront répartis prochainement comme d'habitude dans le bassin de la Seine.

A une époque où tout le monde voyage, dit le *Cosmos*, la question des malles a son importance ; malheureusement, si les moyens de transport se sont singulièrement perfectionnés, il n'en est pas de même de ces impediementa ; rien n'a été fait pour rendre plus facile la manœuvre des malles, devenues énormes ; ceux qui ont

la charge de ce travail se vengent en précipitant à toute volée les lourds colis sur les quais, dans les chariots, dans les wagons, et tout se disloque, se crève et s'abîme.

D'autre part, le déplacement d'une malle dans un appartement réclame le concours de deux personnes au moins. Un Américain, pour échapper aux ennuis d'une telle situation, a imaginé de munir ses malles de roulettes à l'une de leurs extrémités. Placées dans un pan coupé ménagé à l'extrémité de la caisse, elles ne portent pas ordinairement sur le sol. Mais si on soulève le colis par son autre extrémité, il se trouve instantanément transformé en brouette, et son transport devient très facile. On perd bien un peu de place par ce moyen, mais les avantages qui en résultent compensent ce désagrément; d'ailleurs, l'idée étant adoptée en principe, on pourra trouver une combinaison encore plus pratique.

M. Churchill, de Norwich, dans une lettre adressée à l'électricien de Londres, émet une idée originale et qui mérite d'être étudiée. Il propose de munir les navires à voiles d'une turbine quelconque dont le mouvement produit par la marche du bâtiment quand le vent serait favorable, permettrait d'emmagasiner de l'électricité dans des batteries secondaires; dans les calmes, à l'entrée des ports, cette force serait appliquée à une hélice auxiliaire, qui donnerait une propulsion suffisante.

En Italie, on fabrique de l'huile de pépins de raisins.

Au sortir du pressoir, on fait bien sécher le marc, on sépare les pépins au moyen d'un van et on les nettoie en les faisant passer à travers un crible.

Lorsque les pépins sont bien propres et bien secs, on les fait moudre comme du blé: plus la farine obtenue est fine, plus elle rend d'huile. La mouture de ce grain exige quelque attention dans la disposition des meules: dès que le premier produit est retiré, on le passe, et ce qui est resté sur le crible est moulu de nouveau, et ainsi de suite, en versant une petite quantité d'eau sur la farine au fur et à mesure qu'elle passe entre les meules.

La mouture est ensuite jetée dans des chaudrons; si, par exemple, on en a mis dix kilogrammes, on versera, au milieu du tas et dans un trou fait au milieu et jusqu'au fond du vase, trois litres d'eau. On place alors le vase sur un feu doux, peu à peu on remue la farine avec la main pour la bien mélanger et pour éviter qu'il ne se forme des grumeaux, et on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'on ne puisse tenir la main dans le mélange. De cette opération dépend le succès, car plus la farine est cuite convenablement, plus la quantité d'huile est considérable. La farine toute chaude est alors placée dans des étamines, portée au pressoir et traitée comme les autres graines donnant de l'huile. Après la première pressée, on écrase de nouveau la farine avec les mains et on la remet sous le pressoir.

100 kilogrammes de pépins de raisins, quand ce raisin est bien mûr, rendent 10 à 12 kilogrammes d'huile.

A part le sucre, — désormais presque aussi indispensable que le sel ou le pain, — il n'est pas, peut-être, de substance alimentaire dont l'usage se soit plus rapidement répandu et plus profondément introduit dans les mœurs que le café. Introduit seulement en Europe vers le milieu du dix-septième siècle, le café est resté, quelque temps, une consommation de luxe, une friandise réservée aux raffinés. Il n'est pas besoin d'être très âgé pour se rappeler nettement l'époque où il ne figurait sur les tables bourgeoises les mieux servies que comme *extra*, les jours de fête, et où des populations rurales tout entières le connaissaient à peine de nom. La consommation du café est aujourd'hui aussi considérable à la campagne qu'à la ville; elle compte dans les besoins courants et quotidiens de toutes les classes, des classes aisées comme des classes ouvrières dont elle forme même parfois, chez les mineurs du Nord par exemple, le fond et la base essentiels de l'alimentation.

On a dit que le café était un poison. La vérité est qu'on peut en extraire un alcaloïde spécial, la *cafféine*, qui, prise à haute dose, pourrait amener des troubles nerveux et d'autres conséquences graves. Mais la *cafféine* est en trop faible proportion dans le café pour être dangereuse: c'est à sa présence, en revanche, que le café doit ses propriétés toniques et excitantes. Si c'est un poison, c'est un poison lent, puisqu'on cite des hommes célèbres que l'habitude d'en prendre des quantités excessives, — quatre-vingts tasses par jour, comme Voltaire! — n'a pas empêché d'atteindre un âge avancé. D'autres vous diront, au contraire, que cette consommation grandissante n'est pas étrangère à l'affinement progressif des mœurs et à la vivacité intellectuelle qui caractérise les nouvelles générations.

Le fait est que le café, — le vrai café s'entend! pas « le jus de chapeau » ou la décoction de chicorée! — paraît être le breuvage par excellence des travailleurs de la pensée. Il est aussi celui des travailleurs du muscle, car c'est un tonique puissant et un aliment d'épargne.

Le café ne nourrit pas, mais il empêche de se « dé-nourrir ».

Ce n'est pas son seul avantage. Le café n'est pas seulement un aliment, c'est aussi un médicament qui a son prix. Depuis longtemps, on avait empiriquement reconnu son efficacité dans certaines maladies, dans la fièvre typhoïde, par exemple. Des recherches récentes ont démontré, dit la *Revue scientifique*, que le domaine de ses effets thérapeutiques était plus vaste encore.

Il paraît résulter des travaux de MM. Oppler, Sacksdorf et Heim, que le café tue les « microbes », qui sont, comme on le sait, les agents de la plupart des maladies contagieuses qui affligent l'humanité. Pour employer le mot technique, le café est un *antiséptique*. Il empêche les moisissures de se produire dans les milieux fermentescibles, et en particulier, dans les intestins de l'homme.

C'est le « bacille » du choléra qui manifeste la répugnance la plus nette pour le café. (Il y aurait certainement lieu, d'ailleurs, de faire la même étude et les mêmes expériences avec le thé, si largement employé, et non sans succès dans le traitement du choléra.)

Les spores de la « bactérie » charbonneuse meurent également dans un milieu additionné de café, après deux jours. L'effet a été plus puissant avec la caféine pure, à 5/10 %, qui a complètement arrêté le développement des micro-organismes de la « pourriture d'hôpital ».

En présence de ces résultats, on doit regretter que les recherches n'aient pas porté sur un plus grand nombre de microbes pathogènes et particulièrement sur le bacille de la fièvre typhoïde.

Quoi qu'il en soit, on est d'ores et déjà autorisé à préconiser l'emploi du café en temps d'épidémie, et aussi pour les pansements provisoires des champs de bataille, quand on n'a rien de mieux sous la main.

M^{me} de Sévigné s'était trop empressé de dire que « Racine passerait comme le café ». Racine n'a point passé, ni le café non plus. Il n'a même rien à craindre de l'invasion de ces nouveaux produits alimentaires dont on le menaçait, comme le *maté* et le *coka* de l'Amérique du Sud. S'il disparaît comme aliment — ce qui ne semble guère probable — il demeurera comme désinfectant et comme potion hygiénique. La France n'a qu'à se féliciter de posséder tant de colonies où la plante qui le donne pousse déjà ou peut pousser à merveille, depuis les vieilles colonies à café, comme l'Inde, les Antilles et la Réunion, jusqu'à la Nouvelle-Calédonie, le Sénégal, Madagascar et le Tonkin.

VARIÉTÉS

Le Hareng

La pêche du hareng fait la richesse d'une partie du littoral français. Elle fait la fortune de la Hollande; sans ce petit poisson, la Hollande aurait sans doute disparu de son territoire factice. Elle fait prospérer un grand nombre de ports anglais. On ne trouvera donc pas superflu que nous parlions un peu du hareng.

Le hareng a une livrée magnifique: son dos, bleu indigo après la mort, est vert pendant la vie. Ses couleurs varient au point de dessiner des espèces de caractères calligraphiques qui ne sont pas sans intriguer les pêcheurs. On pêcha le 21 novembre 1587, dans les eaux de Norvège, deux harengs sur lesquels on crut voir imprimée une prophétie à l'adresse du roi Frédéric II. Le roi allait mourir; tel était le sens de la phrase. Frédéric II assembla les savants du royaume. Comme toujours, il y eut discussion: les uns soutinrent que les harengs n'avaient aucune inscription sur le dos; les autres affirmèrent qu'il était impossible de n'y pas voir un avertissement à l'adresse du monarque. Ces derniers étaient de l'opposition. Le roi mourut en 1588. La population donna raison aux savants de l'opposition. Et c'est ainsi que le hareng joua un rôle politique dans l'excellent pays de Norvège.

On rencontre ce poisson, dit M. de Parville, dans tout l'Océan Boréal, dans les baies du Groenland, de l'Irlande, dans la Manche et même l'Océan, jusqu'à l'emboûchure de la Loire. C'est la limite; il lui faut des eaux qui ne soient pas trop chaudes. Le hareng est un poisson essentiellement voyageur; il vit par troupes, en rangs pressés. On le compterait par milliards de milliards si l'on pouvait évaluer le nombre de harengs qui s'avancent dans l'Océan par bandes immenses. Un jour, un pêcheur de Dieppe, se trouvant à 20 kilomètres de la pointe nord-ouest du phare d'Ailly, fut porté par le vent en plein banc de harengs; il évalua le banc à 5 ou 6 kilomètres de large sur 30 de long; on peut dire qu'ils sont quelquefois, au milieu de leurs colonnes serrées, nombreux comme les galets de la côte. On en charge souvent en Ecosse toutes les chaloupes de la côte, et on laisse le surplus

sur le littoral pour servir d'engrais. En 1825, raconte-t-on, les harengs entrèrent dans le golfe Urn en quantité si immense qu'ils le remplirent depuis son emboûchure jusqu'à l'autre extrémité, ce qui forme l'espace de plus d'une demi-lieue. L'avant-garde de cette armée fut poussée à terre; à marée basse, elle constitua un barrage vivant si puissant qu'elle empêcha les autres poissons de se sauver au large. On trouva sur le sable des loches, des carrelots, des raies, etc.

Pendant l'été, quand la température est élevée ou quand le temps est mauvais, le hareng habite les profondeurs de la mer. Lorsque l'hiver approche, le hareng remonte à la surface; on le voit raser de si près la surface de la mer que les nageoires dorsale et caudale sortent de l'eau. Le curieux peut observer sa marche avec facilité. Des troupes de 5 à 6 kilomètres de longueur avancent jusqu'aux côtes; le poisson dresse souvent sa tête hors de l'eau; quelquefois il saute. On en a vu sauter à point dans la barque des pêcheurs. Ces troupes fendent l'eau avec bruit. Leur présence est indiquée non-seulement par le mouvement insolite qu'on remarque dans l'eau, mais encore par une sorte de matière grasseuse qui apparaît au-dessus de la mer et qui est phosphorescente dans l'obscurité; et c'est, en effet, surtout pendant la nuit que l'on pratique la pêche du hareng.

La prodigieuse abondance de ce poisson s'explique par l'extrême fécondité des femelles. Chaque femelle pond annuellement de 25 à 36.000 œufs. Lorsqu'une bande de harengs s'approche de la côte pour frayer, elle abandonne une telle quantité d'œufs qu'à marée basse on voit le fond de la plage couvert d'une couche d'œufs de 2 à 4 centimètres d'épaisseur. On ignore combien de temps les œufs mettent à éclore; vers la fin de janvier, les bas-fonds sont remplis de petits harengs, longs comme des épingles. Vers le mois d'avril, ils ont déjà 12 centimètres et commencent à s'éloigner des côtes.

On croyait, autrefois, que les harengs s'en allaient périodiquement dans les mers polaires pour nous revenir dans la belle saison. On avait même tracé l'itinéraire des migrations des harengs du côté de Terre-Neuve, de l'Islande, etc. Tout tend à prouver que le hareng ne voyage pas du tout comme on l'avait supposé; l'espèce de Terre-Neuve n'est pas l'espèce d'Europe. Le hareng se déplace, c'est évident, mais il est vraisemblable qu'il n'accomplit pas un voyage bien considérable. On serait tenté d'admettre qu'il voyage surtout en hauteur; il a ses stations d'été et d'hiver, la plaine et la montagne. Il descend quand il a fini de frayer; il remonte à la surface, quand le moment de la ponte est arrivé. L'expulsion des œufs est facilitée par une faible pression; or, la pression de l'eau est, à 50 mètres de profondeur, de cinq atmosphères et d'une atmosphère en plus pour chaque 10 mètres d'approfondissement; elle est presque nulle à la surface. On comprend donc que le poisson, pour frayer, quitte les bas-fonds pour se rapprocher de la surface. La règle semble générale, car on pourrait en dire autant des saumons, des truites, etc.

On emploie pour la pêche du hareng des bateaux du port de 60 tonneaux. Ces bateaux s'en vont en été aux îles Orcades et au Shetland; ils reviennent dans la Manche en octobre. On jette les filets maintenus pendant la nuit. Chaque bateau porte un fanal, autant pour éviter les collisions que pour attirer le poisson. On retire le filet au bout d'un temps variable, quand on le juge suffisamment pesant. Le naturaliste français, Valenciennes, vit prendre 110.000 harengs en moins de deux heures.

Près des côtes, on se sert de bateaux encore plus petits ou d'étentes, vastes filets tendus sur des pieux verticaux, enfoncés dans le sable. La mer, en se retirant, laisse le poisson enfermé dans ces prisons à mailles assez serrées, pour empêcher toute fuite du poisson; il n'y a plus qu'à ramasser le hareng et le fretin au fond de ce vaste réservoir.

Le commerce du hareng est fort ancien. D'après une chronique du monastère d'Eresham, il s'exerçait dès l'an 709; on le trouve déjà florissant au douzième siècle, car en 1195, d'après un historien, la ville de Dunwich, en Angleterre, était obligée de fournir au roi 24.000 harengs. Vers l'an 1000, les Français envoyèrent de Dieppe, pour la pêche aux harengs, des vaisseaux dans la mer du Nord. Dès le treizième siècle, les Hollandais consacraient déjà 2.000 bâtiments à cette exploitation. En 1603, la valeur des harengs exportés par la Hollande s'élevait à près de 50 millions. On salait, à cette époque, jusqu'à 600 millions de harengs. Suivant un proverbe des Pays-Bas, Amsterdam est fondée sur des têtes de harengs. Bien qu'encore très-active, la pêche hollandaise n'a plus l'énorme développement qu'elle possédait il y a deux siècles. En 1860, la pêche, en Hollande, rappor-

taut 13,000 francs par navire, et elle produisit en tout 1,191,179 francs.

La pêche norvégienne a fourni, en 1862, la somme de 11,274,610 francs. En Angleterre, le produit est considérable. Dans le seul petit port de Yarmouth, on équipe plus de 400 navires. Le revenu est d'environ 17,500,000 francs.

Les pêcheurs d'Ecosse rivalisent maintenant avec les pêcheurs d'Angleterre.

Le commerce du hareng fait vivre en Angleterre et en Hollande plus d'un million de personnes.

Le télégraphe a été appliqué en Norvège à la pêche du hareng. Dans les fjords (immenses et profondes tranchées qui bordent la côte) de Norvège, le hareng remonte tout à coup à la surface, en des points indéterminés. Sur plus de 200 kilomètres le gouvernement a établi un câble sous-marin, avec des stations rapprochées des villages habités par les pêcheurs. Dès qu'un banc de harengs est aperçu au large, et c'est facile, parce qu'il soulève un véritable flot comme l'avant d'un navire qui coupe l'eau, une dépêche télégraphique avertit chaque village de pêcheurs du point de la côte où se porte le poisson.

L'extension du commerce du hareng est devenue considérable, surtout du jour où on a su le conserver. C'est un pêcheur hollandais Georges Beukel, mort en 1397, que la Hollande doit la plus grande partie de sa prospérité. Beukel apprit à ses compatriotes à conserver le hareng. Voici sa méthode : on fait une première salaison des harengs à bord des navires ; plus tard on les remanie et on les sale de nouveau. C'est alors qu'on les caque, c'est-à-dire qu'on les arrange par lits dans les tonneaux.

On appelle harengs saurs ceux qui ont été placés sur des couches de sel, embrochés dans des baguettes et suspendus dans des tuyaux de cheminée, dans lesquels on les soumet à une chaleur douce et à la fumée. Les harengs saurs de Yarmouth ont une réputation universelle.

Ajoutons encore qu'on appelle harengs pleins ceux qui n'ont pas encore frayé, harengs guais ceux qui ont donné leurs œufs ou leur laitance, harengs broussards ceux qui sont en train de frayer, harengs pees les harengs salés et blancs.

L'Administrateur-Gérant: F. MARTIN.

Conformément au Règlement du Cercle des Étrangers de Monte Carlo, l'entrée des Salons n'est accordée qu'aux personnes munies de Cartes.

Ces Cartes sont délivrées au bureau du Commissaire Spécial.

Elles sont valables :

Les unes, pour l'Atrium, la Salle des Fêtes et le Salon de Lecture.

Les autres, pour toutes les Salles indistinctement.

L'entrée des Salles de Jeu est interdite aux habitants de la Principauté ; elle est également interdite aux habitants du département des Alpes-Maritimes, à l'exception des membres des principaux Cercles.

L'ADMINISTRATION.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 5 au 11 septembre 1887

MENTON, b. <i>Indépendante</i> , ital., c. Bandoni, marbre.	
VINTIMILLE, b. <i>Armonia</i> , ital., c. Ianinelli, charbon.	
SAINTE-MAXIME, b. <i>Valentine</i> , fr., c. Olivier, bois à brûler.	
CANNES, b. <i>Deux-Innocents</i> , fr., c. Arnaud, sable.	
ID. b. <i>Fortune</i> , fr., c. Moutte, id.	
ID. b. <i>Virginie</i> , fr., c. Isoard, id.	
ID. b. <i>Six-Sœurs</i> , fr., c. Balestre, id.	
ID. b. <i>Trois-Frères</i> , fr., c. Castel, id.	
ID. b. <i>Dominique</i> , fr., c. Rodolphe, id.	
ID. b. <i>Quatre-Frères</i> , fr., c. Jouvenceau, id.	
ID. b. <i>Marceau</i> , fr., c. Gardin, id.	
ID. b. <i>Jeune-Eugène</i> , fr., c. Bessy, id.	
ID. b. <i>Louise-Auguste</i> , fr., c. Fauchon, id.	
ID. b. <i>Reine-des-Anges</i> , fr., c. Fornéro, id.	

Départs du 5 au 11 septembre

CANNES, b. <i>Deux-Innocents</i> , fr. c. Arnaud, sur lest.	
ID. b. <i>Fortune</i> , fr., c. Moutte, id.	
ID. b. <i>Virginie</i> , fr. c. Isoard, id.	
ID. b. <i>Six-Sœurs</i> , fr. c. Balestre, id.	
ID. b. <i>Trois-Frères</i> , fr., c. Castel, id.	
ID. b. <i>Dominique</i> , fr., c. Rodolphe, id.	
ID. b. <i>Quatre-Frères</i> , fr., c. Jouvenceau, id.	
ID. b. <i>Marceau</i> , fr., c. Gardin, id.	
ID. b. <i>Jeune-Eugène</i> , fr. c. Bessy, id.	
CARLOFORTE, b. <i>Primo Leonardo</i> , ital., c. Canepa, fûts vides.	
CANNES, b. <i>Louise-Auguste</i> , fr., c. Fauchon, sur lest.	

ON DEMANDE UN APPRENTI COIFFEUR

Chez M. G. BARRAL, à Monte Carlo

VINS EN GROS ET DEMI GROS

JOSEPH DESIRA

CONDAMINE, Ruelle des Gazomètres, M^{me} Deviss

VINS DE TABLE GARANTIS à 30, 35, 40 fr. l'hectolitre

VINS DE PROVENCE à 50, 55, 60 fr. l'hectolitre

VINS du PAYS & VERMOUTH de TURIN

BAZAR

MAISON MODÈLE

MONTE CARLO

FARALDO, Propriétaire

Médaille d'argent à l'Exposition d'Anvers

Chaussures en tous genres — Bonneterie de fantaisie — Chemises — Cravates et gilets de flanelle — Ombrelles et parapluies haute nouveauté — Ganterie — Mercerie et rubans — Eventails à tous prix — Brosserie et éponges — Articles ivoire — Parfumerie de Monaco et autres premières marques — Fournitures de bureau et papeterie — Maroquinerie fine, articles de Paris — Photographies et images — Marquetteries du Pays — Roulette et tapis, articles de jeux — Jouets d'Enfants — Nouveautés de Paris — Pipes, fumes-cigares et cigarettes écume et ambre — Articles de voyage — Grand choix de bijouterie fantaisie.

OUVERT toute l'ANNÉE **LA RÉSERVE** OUVERT toute l'ANNÉE

Située sur la plage du Canton

RESTAURANT PARC AUX HUITRES

Tenu par LE NEN

BOUILLABAISSÉ, DINERS SUR COMMANDE LANGOUSTES ET COQUILLAGES

HOUSE AGENT

Agence de Location (Villas)

VENTE DE TERRAINS dans de bonnes conditions, S'adresser à M. F. GINDRE, avenue de la Gare. Monaco-Condamine.

Le *Moniteur de la Mode*, fondé en 1843, tient la tête des publications de ce genre, non seulement par son ancienneté, mais parce qu'il est en même temps le plus intéressant des journaux de modes; cette supériorité, du reste, se trouve affirmée chaque jour par l'accroissement constant de son tirage.

Publication essentiellement française, ne donnant que des modèles pratiques, le *Moniteur de la Mode* est devenu le guide indispensable de toute mère de famille désireuse d'avoir des leçons d'élégance, des conseils pour ses travaux, des renseignements sur tous les points qui touchent à sa toilette et à celle de ses enfants.

En outre, la partie littéraire du journal, très variée, fournit à ses abonnés une ample moisson de lectures attrayantes et fait de cette publication le véritable journal de la famille.

Le *Moniteur de la Mode* est édité par Abel GOUBAUD, 3, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

ÉDITION SIMPLE (sans gravures coloriées)					ÉDITION n° 1 (avec gravures coloriées)				
Paris, Province, Algérie	Paris, Province, Algérie	Trois mois	Trois mois	Six mois	Trois mois	Trois mois	Six mois	Six mois	Un an
		4 fr.	8 fr.	7 fr. 50	8 fr.	15 »	15 »	26 »	26 »
				14 fr.					

Pour l'étranger, le port en sus Pour l'étranger, le port en sus

En vente dans les gares, chez les libraires et marchands de journaux.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE NICE A VENISE (Via Vintimille)

VALABLES PENDANT TRENTE JOURS

1^{re} classe, 133 francs. — 2^e classe, 95 francs.

Billets délivrés jusqu'au 25 octobre 1887 inclusivement, donnant droit d'arrêt dans toutes les gares situées sur le parcours, tant en France qu'en Italie, à l'aller et au retour, valables pour tous les trains qui comportent des voitures de la classe du billet, aux conditions indiquées dans l'affiche de la marche des trains de chacune des compagnies française et italienne.

Franchise de bagages de 30 kilog. sur le parcours P.-L.-M. Il n'est accordé aucune franchise sur le parcours italien.

On peut se procurer des billets à Nice, à la gare et au bureau de ville, place Charles-Albert.

VACANCES DE 1887

EXCURSIONS ET VOYAGES CIRCULAIRES

La Compagnie délivre à des prix extrêmement réduits : 1^o Des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes comportant les parcours les plus variés en France et à l'étranger (ces billets sont, pour la plupart, délivrés pendant toute l'année); 2^o Des billets de voyages circulaires, avec itinéraires tracés au gré des voyageurs, et comportant des circuits d'au moins 300 kilomètres sur le réseau P.-L.-M. seul, et d'au moins 500 kilomètres sur les deux réseaux réunis P.-L.-M. et Est (ces billets sont délivrés du 20 juin au 15 octobre).

La durée de validité (30, 45 et 60 jours) et la réduction (20 à 60 %) portant sur le prix de ces derniers billets, varient selon la longueur des parcours à effectuer.

Les renseignements les plus complets et les plus détaillés sur ces divers voyages circulaires et, en général, sur les facilités de toute nature que la Compagnie P.-L.-M. offre au public sous forme de billets directs, billets d'aller et retour, cartes d'abonnement, etc., sont contenus dans le livret des voyages circulaires que la Compagnie met en vente au prix de 0,30 dans toutes les gares de son réseau, et, à Paris, dans ses nombreux bureaux-succursales.

VOYAGES CIRCULAIRES

FRANCE — ESPAGNE — PORTUGAL

PRIX DES BILLETS { 1^{re} classe, depuis 329 fr. 25
2^e classe, depuis 243 fr. 80

La Compagnie délivre, pendant toute l'année, pour visiter la France, l'Espagne et le Portugal, des billets de voyages circulaires à prix réduits, n^{os} 32, 33, 34 et 35, valables pendant 45, 65, 70 et 85 jours.

Les principaux points intéressants, situés sur les itinéraires à parcourir, sont : Paris, Lyon, Marseille, Nîmes, Cette, Perpignan, Barcelone, Valence, Madrid, Tolède, Burgos, Grenade, Cordoue, Séville, Malaga, Lisbonne, Bayonne, Bordeaux, Tours, Orléans.

Franchise de bagages de 30 kilos. Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. On peut se procurer des billets et des prospectus détaillés : à la gare de Paris P.-L.-M., dans toutes les gares situées sur les itinéraires, dans les bureaux-succursales de la Compagnie et dans ceux des agences wagons-lits, place de l'Opéra, 3; Lubin, boulevard Haussmann, 36; Cook et fils, rue Scribe, 9, et Grand-Hôtel, boulevard des Capucines; Gaze et fils, rue Scribe, 7.

Les renseignements les plus complets sur ces voyages circulaires et sur tous ceux qui comportent des parcours sur le réseau P.-L.-M. figurent dans un livret vendu 0,30, dans toutes les gares et bureaux de ville de la Compagnie.

L'Art et la Mode, journal de la vie mondaine. 8, rue Halévy, Paris

Sommaire du n° 40, 9^{me} année :

Art et Chiffons, par Frivoline, dessin de G. de Billy. — Gazette héraldique, par H. Gourdon de Genouillac. — L'Agence antimatrimoniale Potins et C^{ie} (suite et fin), par Mary Florian, dessin de L. Spare. — L'Art et la Mode, dessins de Worms, Dehaussy, de Billy et H...y. — En wagon, par Gaston Nérès, dessin de H...y. — Attendant la marée, dessin original de H...y. — L'âme en peine, par P. de Cantelans. — Le relais, dessin original de G. Parquet. — Chronique mondaine, par Montjoye. — Pêcheuse de crevettes, dessin de Emile Vernier. — Chronique financière, par Bonconseil.

MONACO. — Imprimerie du Journal de Monaco 1887

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE (Hauteur de l'Observatoire : 65 mètres)

Septembre.	PRESSIONS BAROMÉTRIQUES réduites à 0 de température et au niveau de la mer					TEMPÉRATURE DE L'AIR (Le thermomètre est exposé au nord)					Humidité relative moyenne	VENTS	ÉTAT DU CIEL		
	9 h. mat.	midi	3 h. soir	6 h. soir	9 h. soir	9 h. mat.	midi	3 h. soir	6 h. soir	9 h. soir					
	5	758.7	758.6	758.8	759.2	759.2	23.4	26.8	27.2	24.6				23.1	62
6	60.8	60.7	60.6	60.8	60.9	22.8	26.1	26.5	23.2	21.4	67	N E, N O faible	Nuageux		
7	61.2	61.3	61.7	62.1	62.2	23.1	25.7	26.2	23.8	21.8	69	S E, faible	Couvert		
8	62.5	62.5	62.8	63.1	63.6	23.3	25.9	26.4	24.6	22.5	66	S. O. faible	Nuageux		
9	64.1	64.6	63.2	62.4	62.2	23.7	26.3	26.8	22.6	22.2	72	S E, N O faible	Nuageux, pluie		
10	61.8	61.7	61.3	61.1	60.8	22.6	25.9	26.4	21.1	20.9	68	Calme	Beau		
11	60.1	59.9	59.7	59.2	59.2	22.2	25.7	26.1	22.9	21.3	66	Calme	Peu nuageux		
DATES						5	6	7	8	9	10	11			
TEMPÉRATURES EXTRÊMES						Maxima	28.7	27.2	26.9	27.2	27.9	26.9	26.6	Pluie tombée : 18 ^{mm}	
						Minima	20.3	19.3	20.7	21.1	21.8	20.5	19.4		